

«Deshonoré ! s'écriait-il, déshonoré !...mon Dieu ! ne m'avez-vous donc laissé vivre jusqu'à ce jour que pour voir ma famille frappée de honte ! que pour me montrer un de mes enfants s'avilir du nom de banqueroutier !...Que votre volonté soit faite, mon Dieu ! Mais les épreuves auxquelles vous me soumettez sont bien terribles.

—Monsieur, dit l'homme de loi, touché de cette douleur, toute la ville connaît votre loyauté sans tache, et vous ne perdrez en rien le respect que chacun porte à votre personne et à votre caractère.

—Et n'en entendrai-je pas moins répéter à mes oreilles : C'est le beau-père d'un banqueroutier ! L'éclat du procès, l'infamie de la condamnation ne m'en poursuivront-ils pas sans cesse ? En face de la honte qui va rejaillir sur ma famille, je compte presque pour rien, monsieur, la ruine de ma fille Julie, et la perte d'une grande partie de sa fortune, que supporte Emile, pour avoir secouru son beau-frère et retardé le malheur qui retombe sur nous aujourd'hui de tout son poids. Malgré l'éclat que fait aujourd'hui cette malheureuse affaire, les créanciers de mon gendre, de monsieur Desvignes, ne perdront rien. Je vendrai le peu que je possède, car il vaut mieux une vieillesse passée dans la misère que dans le déshonneur ; si cela ne suffit point, je ferai un appel à mon autre beau-fils, Georges Valentin ! S'il le fallait même je dirais à Emile : Mon enfant, l'honneur d'une famille est préférable à tout ; lègue plutôt à tes enfants la pauvreté que la honte.

Hélas ! que ces paroles retombaient cruellement sur le cœur d'Emile. La disparition inattendue de son beau-frère, qui devait, ce jour-là même, lui faire un paiement assez considérable, le jetait dans des embarras presque impossibles à dénouer, et le plaçait dans la nécessité de laisser protester des traites qu'on devait lui présenter le lendemain, et qui s'élevaient à des valeurs trop considérables pour qu'il pût trouver chez ses amis les moyens d'y faire face.

La faillite de son beau-frère ébranlait singulièrement le crédit d'Emile et allait jeter à son égard, dans une extrême défiance, ceux qui, la veille encore, se seraient empressés de lui fournir les sommes nécessaires pour parer à un coup si funeste. Le seul que l'adversité n'eût certainement point effrayé, le vieux docteur, loin de pouvoir être utile à son ami, se trouvait également enveloppé dans sa ruine, car, lors des premiers embarras survenus dans les affaires d'Edouard Desvignes, c'était monsieur Delloye qui avait prêté au négociant les moyens de venir en aide à son beau-frère.

Restait Georges ; mais Georges,

toujours en voyage, était en ce moment aux États-Unis, où l'appelaient des intérêts graves.

Que faire ? quel parti prendre ? Où trouver les moyens de ne pas tomber dans l'abîme entr'ouvert sous ses pas ?

Il n'est point possible d'exprimer par des paroles humaines les pensées accablantes, le désespoir qui déchiraient le cœur d'Emile.

«Mes enfants ! mes pauvres enfants ! s'écriait-il. Ce n'est point assez que de vous léguer la misère, il me faudra donc encore vous laisser un nom flétri ! Ceux qui vous appelleront avec mépris fils de banqueroutier n'iront point s'informer si le malheur ou bien la faute de votre père est cause de cette tache que vous porterez au front ! Oh ! quelles funestes conséquences produisent aujourd'hui la légèreté et l'insouciance coupables de mon beau-frère ! »

Cependant, après ces premiers instants donnés à la douleur, Emile s'efforça de reprendre quelque énergie, et d'aviser au moyen, non de sortir d'une si fatale position, la chose était impossible, mais du moins d'en atténuer les effets. Les résultats de cet examen, loin de lui rendre courage, ne servirent qu'à le jeter dans un désespoir plus profond ; car la perte subite de son crédit, jointe au déficit considérable que lui faisait éprouver la faillite de son beau-frère, ne lui permettaient pas de satisfaire ses créanciers, même pour la moitié de ce qu'il leur devait.

«Ils vont me prendre pour un malhonnête homme ! Je suis perdu ! Je suis déshonoré ! s'écria-t-il.

Ils ne croiront point à mon malheur, ils m'accuseront de manquer de probité. Et ce n'est point encore assez de tant de douleurs, il me faut avoir à supporter la pensée que j'entraînerai dans ma ruine mon ancien ami, mon second père, un vieillard qui va se trouver réduit à supporter les privations qu'impose la pauvreté. O mon Dieu, mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour mériter ainsi les effets de votre colère ! »

Rien ne pouvait le consoler, ni les caresses de ses enfants, ni la vue de sa douce femme, ni les étreintes de sa vieille mère. Quant à son père, il restait plongé dans une morne stupeur,

—:—

### REPROCHE ADRESSÉ A BIEN DES MÈRES.

*Lettre de Théano, femme de Pythagore, poétesse lyrique et philosophe, à Eubule.*

J'apprends que vous élevez vos enfants avec trop de délicatesse. Le devoir d'une mère n'est pas de préparer ses enfants à la volupté ; il con-

siste à les former à la tempérance. En voulant remplir auprès des vôtres les fonctions d'une tendre mère, craignez de jouer le rôle d'un flatteur dangereux.

Vous les entretenez dans la mollesse, et vous pensez qu'ils auront la force d'y renoncer ! Vous ne leur inspirez que le goût des plaisirs, et vous vous flattez qu'un jour ils leur préféreront ce qu'il y a de pénible ! Ah ! ma chère Eubule, vous croyez les bien élever, et vous ne faites que les corrompre ! N'est-ce pas précisément ce qui arrive quand on dispose de jeunes corps à la mollesse ; quand on détruit l'énergie des âmes et qu'on rend les corps incapables de résister aux moindres travaux ? Quoi ! ce ne serait pas corrompre les enfans que d'en faire des esprits pusillanimes et des masses inactives ?...Qu'ils prennent l'habitude de braver les peines et les dangers : un jour ils connaîtront les fatigues, un jour ils sentiront la douleur ; si vous voulez qu'ils n'en deviennent pas les esclaves, préparez-les à n'en pas être vaincus. A leur âge rien n'est indifférent : ne leur permettez pas de tout dire, ne les abandonnez pas à tous leurs goûts...

J'ai peine à croire ce que j'entends : on assure que vous frémissez quand vos enfans pleurent ; que votre principale étude est de les faire rire ; que vous avez la faiblesse de rire vous-même quand ils vous insultent, vous, leur mère, et quand ils battent leur nourrice ! J'apprends aussi que vous êtes tout occupée à leur procurer de la fraîcheur en été, de la chaleur en hiver. Leurs caprices peuvent-ils être flattés, vous voilà toute prête à les satisfaire et à les prévenir. Ce n'est pas ainsi que les enfans des pauvres sont élevés ; on ne les nourrit pas si délicatement ; ils n'en croissent que mieux ; ils n'en sont que mieux constitués ; Voulez-vous élever une race de Sardanapales et détruire dans sa naissance la mâle vigueur de votre postérité ? .Dites-moi donc, ma chère Eubule, que prétendez-vous faire d'un enfant qui se met à pleurer si l'on tarde un instant à lui donner à manger, qui refuse de se nourrir si on ne lui présente pas les mets les plus friands, qui tombe dans la langueur dès qu'il a chaud, qui grelotte au moindre froid, qui se fâche si on le reprend, qui s'emporte dès qu'on manque à deviner ses fantaisies, qui s'abandonne à la mollesse et ne contracte que des habitudes efféminés ?

Soyez sûre qu'une éducation voluptueuse ne produira jamais qu'un esclave. Si de vos enfans vous voulez faire des hommes, éloignez-en la délicatesse ; que leur éducation soit austère ; qu'ils supportent le froid et le chaud, la faim et la soif ; qu'ils aient des égards, de la complaisance pour leurs égaux, du respect pour leurs supérieurs ; c'est ainsi que vous leur